

Yves Navarre

Évolène¹

II

Un oiseau ivre sur un chapeau

Il pleut. De nouveaux pensionnaires sont arrivés. Ils parlent une drôle de langue. Jeanne a dit « Ces perroquets viennent d'Angleterre. » J'en ai conclu qu'ils avaient un bateau, accroché à leur voiture, en bas, dans leur vallée. Vraiment, quelle idée de voyager avec un bateau. Les amoureux de la montagne emporteraient n'importe quoi, avec eux : je hausse les épaules. Au petit déjeuner, le couvert, en face de moi, est toujours vide. Elie arrive aujourd'hui. C'est Pierre qui l'a dit.

Ce sont les perroquets qui ont apporté la pluie avec eux. Ou bien avaient-ils accroché des nuages derrière leur voiture, avec le bateau. Ils ont donc toujours peur de se sentir trop loin de leur île. Et puis ces Anglais n'ont pas d'enfants : ils ne s'aiment pas. Deux hommes et deux femmes qui ne s'aiment pas. Pierre et Jeanne les saluent poliment. A distance. Un sourire esquissé, un léger mouvement en avant de la tête. Et le tour est joué. Moi, je n'ai pas bronché. Je ne comprends pas ce qu'ils disent. Je ne peux même pas les écouter. Ils ne me serviront à rien. Alors, je ne salue pas. Elie arrive aujourd'hui. Elie ? « Un grand ami de ton grand-père. »

Pas de balade. Journée libre. « Débrouille-toi. » Sur la terrasse de l'Hôtel, j'ouvre le parasol qui devient parapluie. Sur la table ronde, A l'abri, je dispose des feuilles blanches, ainsi qu'une sélection de crayons bleus et de crayons noirs : je vais dessiner. Debout. En tirant la langue. Les coudes posés sur le métal verdâtre de la table. Debout sur un pied. Le gauche, bien entendu. Et mon pied droit relevé prend mon genou gauche, par-dérrière comme un monsieur tiendrait une dame par la taille. Je bascule en avant, le poids sur les coudes, les épaules relevées : le trait de mes dessins est plus ferme et plus franc. Je dessine des montagnes noires, un ciel bleu et un Lac Bleu². Le reste, le blanc, c'est la neige. Les glaciers. La bonne mine de la montagne. Du bout du doigt mouillé (l'index de la main gauche), je crée des ombres et des reliefs. Un doigt est toujours assez sale pour faire des ombres. Mais quel est cet enfant qui dessine avec ses doigts ? Une dame anglaise m'observe de derrière la fenêtre de sa chambre. Fenêtre fermée. Son mari ne doit pas l'aimer du tout, du tout. D'ailleurs, c'est une dame toute sèche et toute laide. Une bique. Une vieille bique. Oui, Madame, je dessine avec mes doigts. Et vous ne verrez pas ce que je fais. Je croise les bras sur mon dessin. Elle quitte son poste d'observation. Gagné!

Pierre se rase. Jeanne l'observe. Pierre sent que Jeanne l'observe. Il se coupe. « Allons, bon ! » Jeanne se lève. Il y a dans l'armoire une pile de mouchoirs. Des mouchoirs de batiste marqués P & J. Et le signe & ressemble à un cœur. Autre volet d'un autre Refuge³. Mais qui parle ? Jeanne s'approche de Pierre, essuie la blessure. Pierre n'aime pas cette tendresse. Pierre aime

¹ Voir <http://www.yvesnavarre.ch/htm/Evolene.htm> pour le chapitre I et les explications sur l'ouvrage.

² Peut-être le Stausee.

³ L'édition de 1982 est probablement fautive : *Autre volet d'un Refuge*.

plutôt se dire qu'il n'aime pas cette tendresse ! Artifice ? En fait, c'est simple, quand il pleut, tout le monde s'observe et se blesse⁴.

Mon ami s'est couché sous la table. Pataud. Penaud. Il n'aime pas la pluie. Mais il sait que je suis sorti pour lui. Et il me tient compagnie. Il guette les intrus qui voudraient bien voir mes dessins. Il guette Madame Plemeure qui est persuadée que je vais attraper froid. Il sait que tout ce beau monde n'a que de bonnes raisons de nous séparer. Je dessine une montagne cassée en deux avec des gens qui fuient en courant. Je ne sais pas dessiner les gens, mais ça viendra. Pour le moment, je fais des têtes avec des jambes et des nuages de silences pour cacher le tout : je broie un peu de mine de plomb, je frotte du bout du doigt sur une autre feuille et quand le gris se fait léger, léger, je le pose et l'étale sur le dessin. Après, je me lèche le doigt, et je recommence si on voit que mes « gens » ne ressemblent toujours pas beaucoup à des « gens ». Il faut les cacher. Ils se sauvent. Cacher leur fuite.

L'excuse : c'était la guerre. Chaque fois que Jeanne me donnait quelque chose, elle laissait supposer qu'elle aurait pu faire mieux. « C'est la guerre », murmurait-elle. La guerre ? Chaque fois que je réclamais Pierre, elle me disait : « Il n'est pas là, c'est la guerre. » La guerre ? Nous vivons loin du centre de la ville. Devant la maison, il y a un jardin. Les murs qui l'entourent sont couverts de lierre. Et il paraît que notre voisine fait du savon avec du lierre. Elle voulait couper le nôtre. Jeanne a dit « non ». Puis elle a refermé le portail du jardin. La voisine criait : « C'est la guerre, pourtant, vous semblez l'oublier, Madame ... » Des cris. La guerre ? Et la guerre parce des gens un peu partout. Des gens beaucoup plus malheureux que nous. Des « gens ». Et la guerre cache mon père. « Ne pleure pas, David, murmure Jeanne, un jour, nous reviendrons à Evolène. » Je ne pleure pas. C'est elle qui pleure. Enfin, je ne lui en veux pas. Je l'excuse : c'est la guerre ! Evolène ?

Elie, professeur et ami. Ami de Joseph X. Ami de Pierre. Ami du père, puis du fils. Professeur de vie. 1932. Pierre accompagne Joseph X, son père, homme de lettres, poète, helléniste distingué, provincial et veuf de surcroît. Pierre ne se souvient pas très bien de sa mère morte très jeune un jour d'été 1913. Voilà des dates. Peu importe les dates. L'homme marche : il fait un pas, il lève le pied gauche, le projette en avant, le pose devant lui, puis recommence avec l'autre pied. Et ainsi de suite. Chaque pas est une création. Un risque. Un déséquilibre suivi d'un équilibre. Chaque génération fait de la vie une perpétuelle récréation. C'est ainsi que procède la réincarnation. Pierre s'est fait une obligation d'accompagner son père Joseph X, ce poète ignoré de tous, en France. Ce vieillard à barbe sombre qui n'a écrit pendant toute la Grande Guerre que des textes indéchiffrables, dédaigneux de toute réalité, loin des sentiers patriotiques, des ordres académiques. En parlant de lui, devant David, Pierre avait dit un jour à de jeunes étudiants en visite dominicale dans la maison de banlieue : « Mon père était un parasite. Il vivait en dehors de tout. » Silence. « Et je l'aimais, et l'aime toujours parce qu'il n'écrivait pas pour lui. Je le sentais. Et parlait toujours d'un langage neuf. Dépouillé de toutes subjectivités et de tous mensonges. Il pensait que ce langage pourrait sauver les hommes. » Silence. « Et il n'a rien trouvé. Il ne trouvait rien. Il le disait. Mais il cherchait. » Silence. « Il vivait oublié, ici. C'est lui qui a planté ce lierre et ces arbres. C'est lui qui a semé cette pelouse. Une seule et unique pelouse tapissant ce jardin. Il m'a appris à détester les allées, les massifs. Il écrivait sur cette table en rotin. Les oiseaux se posaient sur la table. Un merle venait souvent se poser sur son chapeau de paille. Il riait. » Silence. « C'est lui, Joseph X, qui m'a appris à ne pas poser de questions. Avec lui, enfant, j'ai perdu toute spontanéité. Et c'est tant mieux. » Silence. « Tant mieux. » Jeanne écoute Pierre. David ne comprend pas très bien

⁴ Voir la pièce de théâtre *Il pleut, si on tuait papa-maman*.

car il n'a jamais connu son grand-père. Il sait seulement que Jeanne vient d'entendre certaines « choses » pour la première fois. Il se passe un long moment avant qu'elle ne se lève pour demander aux étudiants s'ils veulent un peu plus d'orangeade. David, assis par terre, se fait tout petit-petit. Il voudrait bien qu'on l'oublie complètement, que les confidences continuent. Il se promet de faire un dessin : un merle sur un chapeau de paille. Avec une grande barbe sous le chapeau. Un Monsieur qu'il n'a jamais connu. Joseph X.

1932. La Société des Belles-Lettres de Suisse Romande invite ce poète français que personne ne connaît. Un jeune étudiant physicien et géologue accompagne son père: c'est Pierre. Elie, président de la Société de Bellettriens, rencontre le fils du poète. Une amitié naît. « Nous ne nous écrirons pas, dit-il à Pierre le jour où ils se séparèrent pour la première fois, mais nous nous retrouverons si vous le voulez bien, chaque année quelque part, en haut, là-haut, chez nous. » Et il montrait d'un geste large les montagnes qui entourent le Lac de Constance⁵. « Nous lirons la nature ensemble. » Pierre revint chaque année, fidèle au rendez-vous. En 1937, Pierre apportait, dans ses bagages, les dix-sept cahiers manuscrits, oeuvres complètes de Joseph X, le père assassin de toute spontanéité, mort de crise cardiaque à sa table de rotin, le premier jour du printemps : un oiseau noir étonné n'osait plus se poser sur le chapeau de paille. C'est beau. C'est beau. Mais que la vie est belle quand on sait la regarder. Sans se poser de questions. Joseph X léguait donc ses oeuvres aux seuls bellettriens qui, un jour, dans sa vie, l'avaient convié à parler de ses recherches, de son amour, et avaient su l'aimer un peu. Dix-sept cahiers : une écriture fine et noire, soixante-treize poèmes calligraphiés, un seul poème la mémoire d'une jeune femme, très jeune femme, épousée alors qu'il se sentait déjà un vieillard et qui lui avait donné un fils. Son fils Pierre. Ce messager de la mort. Celui qui remettrait les cahiers non point en lieu sûr mais en lieu vrai. Auprès d'Elie. Pas de photos. Pas de dessins. Rien. Les cahiers. C'est tout.

En 1938, Elie et Pierre se retrouvèrent à Champeix⁶. Sitôt descendu du car, ils partirent en balade, et de Refuge en Refuge, ils passèrent un mois en haut, ensemble. Elie donnait des signes de fatigue. Pierre s'inquiéta. Cet homme grand, mince, sec, cachait à peine sa souffrance. On devait l'opérer d'un mal dont il taisait la nature. L'hiver suivant, Pierre reçut une lettre. Pierre mon ami, je me sens mieux. L'opération s'est bien déroulée. Je vous donne rendez-vous, cette année, à Evolène⁷. »

1939. Jeanne porte une robe bleue. Bleu sombre. Elie embrasse la compagne de Pierre, qu'il rencontre pour la première fois. Il les prend tous deux par la nuque et les serre contre lui. « Allons ! » Silence. « Maintenant, plus rien ne peut nous séparer. »

La guerre passe.

Elie arrive aujourd'hui. Jeanne porte une autre robe bleu sombre, tricotée serré-serré. « Allons ! » D'où viens-tu, Tu ? Que fais-tu, la nuit ? Où dors-tu ? Quand je serre mon oreiller contre moi, c'est toi que je serre. Il n'y a pas de portes dans mes rêves. Et les chiens sont comme les êtres humains avec la fidélité en plus. Je te regarde : tu es heureux. Je suis triste: tu es inquiet. Et tu n'as pas besoin de regarder mes dessins pour les aimer. J'aime cette pluie qui nous réunit ainsi sous les ailes du parasol oiseau de nuit. Regarde son bec : c'est un paratonnerre. Il nous

⁵ Il s'agit plutôt du lac Léman, partagé avec la France. Le Lac de Constance est aussi partagé avec un autre pays : l'Allemagne.

⁶ Plutôt Champex, près de Martigny (Valais). Il existe deux Champeix en France, dans la Creuse et le Puy-de-Dôme.

⁷ Egalement en Valais, près d'Hérémece. L'édition du Livre de poche ne montre ainsi pas une photographie d'Evolène sur sa page de couverture, puisqu'on y voit un lac, le lac Léman (?) dans le fond.

protège. Et je dessine sur ses jupons de fer. Métal. Jupons froids et rigides. C'est un oiseau empaillé qui déploie ses ailes une dernière fois. A la pluie, cette fois. Il est heureux. Madame Plemeure s'est approchée de nous, sous un parapluie noir. Elle disait des choses comme : « Strowaine, verbtoanne, zoinzoin. » J'ai haussé les épaules, et j'ai tiré la langue. « Malo educato ! » Elle a crié. Cette fois, j'ai compris. Quel chic de changer de langue pour injurier. Les Anglaises se sont approchées d'une fenêtre. Elles portent des robes A fleurs. Jeanne a dit qu'elles avaient décroché leurs rideaux. Pierre a souri. Les rideaux et le bateau, derrière la voiture, c'est trop. Madame Plemeure reste un long moment face à moi. Elle veut me prendre par la main pour me faire rentrer. Je la pique avec un crayon pointu. Elle part, furieuse.

« Madame Plemeure, je vous prie de m'excuser. » L'idiote trône derrière son bureau, un pansement à la main gauche. Elle est allée se plaindre auprès de Pierre. Pierre s'est contenté de me dire : « Tu sais ce que tu as à faire. » Silence. « Ce n'est pas drôle, mais il faut le faire. » « Madame Plemeure, je vous prie de m'excuser. » Elle tend la main vers moi pour que je la lui baise. Vraiment, qu'est-ce qu'il ne faut pas faire pour vivre tranquillement, dessiner tranquillement. Et il pleut. Il pluvine, il crachote de la pluie. De la buée. Des nuages comme des ouates d'une gigantesque boîte dans laquelle on ne trouverait jamais le cadeau promis. Je baise la main, et je m'en vais. Ma grand-mère serait devenue comme ça, si elle avait vécu. Et je ne regrette vraiment pas de ne pas l'avoir connue, cette maman de papa qui m'aurait arraché mes crayons de couleur et qui se serait fait piquer les doigts. On a des crayons pointus ou on n'en a pas. La vie, c'est une question de taille-crayon.

Je reviens à mon poste et à mon ami penaud, pataud. Les dessins sont mouillés. Madame Plemeure a replié le parasol et a tout laissé sur la table. Représailles. Les crayons sont couverts de gouttelettes. Mon ami est resté à son poste. gardien de mes biens. Je lève la tête : la porte fenêtre de la chambre de mes parents est entrouverte. Le battant se met à battre. Le vent se lève. Les nuages tourbillonnent. Le vent les aspire. Grande respiration. Inspiration. Le soleil se met à pointer, à percer. Le ciel se dégage. Les montagnes entrent en scène. Toutes parées de lumières avec des costumes de neige tout neufs. Je suis trempé. La pluie a traversé mes vêtements. Bang, bang, le battant de la porte-fenêtre n'en finit pas de battre. Ils ne voient pas ça, eux, là-haut, toujours là-haut, chez eux, dans leur chambre. A bas les robes bleues que j'aime et que mon visage pétrit quand je suis malheureux. Et ça n'arrive pas souvent. On ne se sent malheureux que si l'on a envie de mentir. Je suis trempé, les mains dans les poches de mes culottes courtes. Mon visage dégouline de pluie fine. De la bonne eau qu'il faut lécher du bout de la langue. Madame Plemeure, si elle me regarde encore, doit penser que je tire la langue aux montagnes. Elle se dit « Il est anormal. ce petit, d'ailleurs, il est pâle et il a une grosse tête. » Elle se dit ça dans sa langue naturellement « Grossen truboum drebenne verziel. » C'est vrai, j'ai une grosse tête et je suis pâle. Et j'ai de longs cheveux blonds. Et je suis David. Et je lèche l'eau qui me vient du ciel, et de ses habitants, seigneurs de granit et de glaciers qui m'offrent le spectacle de leur naissance, celle de ce jour. Eblouissante. Je cligne les yeux. Mon ami me lèche les mains. Il me dit « Viens te promener. » Non. Non. Car Elie va arriver.

Midi. Elie. Le voici. Il marche à côté de l'âne. Il est grand, sec, et maigre. Un visage en lame de couteau. Des joues creuses. Des lèvres fines : un trait vigoureux.

Pour bien dessiner, il ne faut pas appuyer. Le crayon blesse vite le papier et le déchire. Le trait appuyé ne veut plus rien dire. Il faut tenir fermement le crayon, et laisser glisser.

Midi ; voici Elie. Je l'ai vu en premier. Je ne quitte pas mon poste. D'une main longue et blanche il caresse la croupe de l'âne. Je ne vois pas ses yeux : il porte un large chapeau de paille sable. Sable. La mer ? Pour bien dessiner, il faut oublier que l'on veut dessiner et il faut se jeter dans l'abîme de la feuille blanche sans penser à ce que les autres pourraient y voir. Pour bien dessiner, il faut regarder sa main, la paume de sa main et se dire qu'elle va guider, dresser des plans graphiques, créer des apparences corrigées par des transparences. « Regardez ces montagnes, dira un jour Elie à Jeanne, un vrai géologue est un poète, il regarde l'apparence et il voit les transparences et les profondeurs. » David ne comprendra pas. Il retiendra seulement « Pierre est un poète. Ah, si Pierre pouvait être un poète. » Mais Pierre marche en premier. Elie est essoufflé. Jeanne a le vertige. Pierre n'écoute pas. Il sait tout. Quel ennui.

La main d'Elie caresse la croupe de l'âne. Lentement. Amicalement. Une main qui frémit. Une main gantée de lumière, éblouissante comme les glaciers qui viennent d'enlever leurs masques de pluies. Des mains blanches, au soleil, caressantes, étrange va-et-vient de la main sur la croupe de la bête.

Pour bien dessiner, il faut s'abandonner sans se poser de questions. Et les gens qui regardent les dessins se posent et posent toujours des questions. Ils doutent de la sincérité de l'auteur et devraient s'interroger sur la leur. David cache ses dessins.

David irait bien frapper à la porte de la chambre de ses parents pour leur annoncer l'arrivée d'Elie. Mais c'est interdit. Il se contente d'essuyer ses crayons (rosée de pluie) et de classer ses dessins (auréoles du ciel, mensonges de la lumière ou bien, franchises du ciel). Voilà.

« Bonjour, Monsieur. » La main blanche me caresse la nuque, soulève mes cheveux blonds et me saisit le cou. A distance. « C'est toi ... David. » « Oui, Monsieur. Pierre et Jeanne dorment. » Elie sourit de mon aplomb. « Alors, il ne faut pas les réveiller, n'est-ce pas ? » « Oui, Monsieur. » Silence. Un autre genre de silence : silence pointu. « Tu leur ressembles beaucoup. » Pointu. « Bonjour, Madame Plemeure. » Celle-là, elle arrive toujours quand il ne faut pas.

La nuit, je me réveille. Mon kiki est devenu un bâton, le mât d'un navire qui brave tout. Moi, je ne pisse pas au lit.

Retour en arrière : j'hésite. Vais-je m'approcher d'Elie. Lui parler. Lui dire que ses amis sont là-haut, chez eux. Ses amis, mes parents et amis. Personnages d'un autre univers. Clos. Là-haut, dans cette chambre qui devient leur château. Et ces couloirs qui sont autant de douves, de remparts et de barricades. Il n'y a pas d'assaut possible. Mon ami le chien se lève. Il me regarde. Il regarde cet étranger qui marche à côté de son âne, l'ânier qui mâchonne une branche de sureau, et l'autre âne derrière tout ce beau monde, qui transporte les bagages : deux sacs de cuir fripé, ridé, décoloré. Et un ruck-sack, un autre, d'un vert délavé. L'âne qui transporte les bagages marche tout seul, tête basse. Il connaît le chemin. Les préposés aux bagages n'ont jamais besoin de guides. On les laisse seuls. Salut, Elie, monsieur sec, l'ami, j'espère que vous n'avez pas oublié la clé du château. Il doit bien y avoir des souterrains qui débouchent dans les plaines, au milieu d'un champ de blé. Un chêne. Un point d'eau. Un fourré. On croit à un accident du paysage, à un signe de la terre qui voudrait se grandir à l'ombre du château fort, à l'horizon, à flanc de coteau, méandres d'un fleuve qui s'encastre brusquement dans la plaine, crée des accidents pour mieux dévaler vers la mer. Je n'ai pas vu la mer ? Qu'est-ce que la mer ? C'est plat. Une histoire d'ombrelles, de robes blanches et de

tournois de tennis à Saint-Adresse qui m'a l'air bien ennuyeuse. Salut, Elie. Je vous prie d'excuser, vous, Monsieur-joues-creuses-et-visage-pâle, je vous prie d'excuser le fait que je vais rougir en vous parlant, baisser les yeux en vous parlant. Je vous prie d'excuser l'audace de ma trahison. Avez-vous la clé de ce château dans lequel on m'interdit de pénétrer? Moi, fils de Seigneurs. Vous me direz que tous les enfants sont tous des fils de Seigneurs qui cherchent des clés. Facile, facile. Et pourtant. Vous savez que moi, moi David, le gosse à la grosse tête qui cache toujours ses dessins, je ne m'arrêterai pas en chemin. Je trouverai la passe, l'entrée secrète, le couloir profond, et je ferai sauter les portes de plomb s'il le faut, et je piétinerai les grilles qui protègent la superbe des personnages de ma vie. C'est beau, dit comme ça. Mais c'est. Et ce « mais » est restrictif, je le sais. Les belles histoires sont toujours très simples. Et quand on ne les aime pas, on dit qu'elles ne sont que chant de Narcisse. Quel imbécile, celui-là. Je ne me regarde pas, moi : je vous regarde. Je viendrai vous parler. Vous. Je vous vouvoie. Je me laisse emporter par le vent des mots. Salut, Elie, je vous offre une montagne toute neuve. Une montagne qui vient de faire sa toilette du matin. Elle se devait d'être belle pour votre arrivée. Vous, le monsieur-tronc, le monsieur-chêne, le monsieur planté, solide, et je sens vos longues mains saisir ma nuque, me serrer contre vous. Je peux détailler l'empreinte de chacun de vos doigts longs, ces branchages, cet arbre qui m'écrase et j'entends votre coeur battre. Tac, tac, un bruit sourd. Un bruit sombre, régulier et apaisant. C'était qui, Joseph X ? Parlez-moi de son chapeau ? Parlez-moi de son jardin du temps où le lierre n'avait pas encore envahi les murs ? Dites-moi un mot, un seul, et je serai sauvé. Parlez-moi de Joseph X, le papa de mon papa, que je n'ai pas connu. Vous a-t-il donné un message pour moi ?

Dessiner, c'est encercler les châteaux. Stratégie de l'assaut final. Et plus je dessine, plus je m'éloigne. Plus les dessins deviennent simples et sauvages. De moins en moins de traits, de plus en plus de taches. Je réponds à l'invitation des ombres et des lumières. Je m'éloigne mais tant pis. Je m'abandonne. Chaque dessin devient l'avant-propos d'un avant-propos. C'est ainsi et ainsi seulement que l'on s'achève. J'ai compris que pour fuir le château, il fallait lui faire face. « Ils sont là-haut. » Et je montre du doigt la porte-fenêtre et le battant qui fait bang bang, et le coeur du monsieur sec qui fait tac, tac. Deux rythmes qui ne s'accordent pas : je vis.

Habillé, je me sens encore nu. Sous mes vêtements je suis nu. Etrange sentiment que rien ne peut étayer. Rien. Si ce n'est cette joie vraie de n'appartenir encore à rien ni à personne. Sept ans, mais oui, j'ai sept ans. Et j'en sais des choses, à mon âge. Et je n'en saurai jamais autant. Et je ne verrai plus jamais le monde tel qu'il est. Sept ans, mais oui, j'ai sept ans, j'écoute, j'observe, j'offre: on me rejette. On ne m'écoute pas. Et je parle le langage du château pour que vous me compreniez. Vous, le Monsieur Sec ou bien toi Mon Ami le chien. Etranges majuscules de la vie. A Saas Fee⁸, on fauche l'herbe pour qu'elle pousse de plus belle. On abat les arbres trop vieux pour que les plus jeunes puissent se tendre vers la lumière, se tenir debout. Immense curiosité de la nature. Un jour, moi aussi, je serai premier de cordée, et je prendrai la montagne dans mes bras, en premier. Et derrière moi, je le sais déjà, je le vois déjà, il n'y aura personne. Un chien peut-être. Un autre. Qui n'aime pas les bêtes n'aime pas les humains. Mais non, mais non. Qui aime les bêtes ne peut plus aimer les humains, car les bêtes sont plus humaines que les humains. Elles se contentent d'observer, d'écouter, elles posent des questions, mais du regard seulement. Et leur présence est franche, fidèle et frôle la perfection. Il faut savoir la mériter. L'écouter. L'observer. Et à son tour, ne pas poser de questions. Allons, allons, je suis une bête, un chien, le berger du ciel, le gardien des prairies qui repousseront et reverdiront de plus belle. Et les fées de Saas Fee ne sont que des bigotes et des menteuses, des copines à Madame Plemeure, des ratonnes morbides qui vivent sous les

⁸ En Valais également.

combles de l'Hôtel-Chalet, volets fermés. Et les Fous, dans les cuisines, devraient une fois pour toutes empoisonner tout ce beau monde qui s'habille pour ne pas se sentir nu. Tout ce beau monde qui a peur de la nudité. Moi, habillé, je suis encore nu. Elie me voit nu. Je le sais. « Eh bien, nous allons attendre Pierre et Jeanne ensemble, veux-tu ? »

Ensemble. « Est-ce ton chien, David ? » Je souris. « Comment s'appelle-t-il ? » « Il s'appelle Tu. » Elie sourit à son tour.

Ensemble. Madame Plemeure s'est éloignée. J'ai gagné. Elie a été fort courtois et poli. Madame Plemeure croisait les mains sur son corsage de soie noire, mettant bien en évidence son pansement. De quelle monnaie use-t-elle? Tu se tenait à distance. Elie tendait le bras droit en avant, A Madame Plemeure, se courbant, se cassant en deux, à distance également. Et son sourire n'était que plaqué sur ses lèvres. Et pour mieux tromper cette ennemie, il lui parlait sa langue gutturale. « Strchoumpff » et la suite. Un oiseau viendra-t-il se poser sur le rebord du chapeau de paille sable du monsieur-ami qui vient d'arriver? Je l'attends. Je regarde. Un oiseau noir. Un choucas. Avec un bec jaune, pointu. Comme pour Joseph X, le papa de papa.

C'est David, le temps d'une guerre. Evolène! Elie regarde l'enfant, les jambes blanches, les taches de mercure au chrome aux genoux, les égratignures sur le dos de ses mains et sur la joue gauche. L'enfant aux yeux bleus et aux cheveux blonds. En frontispice de son premier cahier calligraphié, Joseph X avait collé une photo, une seule : une photo de lui en jeune hussard blond, aux yeux bleus. 1870. Quel âge avait-il au moment de cette défaite ? Joseph X avait écrit : « Cette défaite faite pour mieux écouter le monde : je l'écoute, je ne l'ai pas très bien comprise. J'observe. Je n'ai pas très bien transcrit. Mon nom est X, Joseph X. Voici la ballade de ma vie. Je dédie cet « impossible » à mon fils Pierre, à Séverine Guégan qui me donna ce fils et qui en mourut. Je donne cet « impossible » à Elie, mon ami, qui me fit boire le vin de l'Aigle et qui me fit croire un jour à la vanité illusoire des Gares d'Arrivée et des Hôtels Terminus. En Suisse. Oui, à mon fils Pierre qui usurpa devant moi la place de lecteur de l'Histoire du Soldat⁹ qui revenait à Elie. C'était à Evolène, n'est-ce pas? Le plus beau et le plus court poème de ma vie: Evolène. Un mot qui dit tout. Un nom qui indique tout. Je n'ai rien d'autre à dire. Je suis indigne de l'insigne d'Ami des Belles-Lettres que vous m'avez décerné, ou bien alors le seul vraiment digne de cette couronne. Ecoutez le chant du poète : « Fuir, là-bas fuir ! Je sens que les oiseaux sont ivres, D'être parmi l'écume inconnue et les cieux. »¹⁰ Que cette photo de moi, Joseph X, hussard de trente ans, vous dise le vrai poème de ma vie, celui d'un seul regard : la vanité des guerres et la vanité des victoires. Et la vanité de toutes les conquêtes, de toutes les escalades : il n'y a que l'instant, triomphant. Et un perpétuel inachèvement. Voici le tombeau de ma vie. Plus ouvert que le ciel lorsqu'il écarte les nuages pour voir ce qui se passe en bas. « Les oiseaux sont ivres, D'être parmi l'écume inconnue et les cieux. » Moi, je regarde là-haut. Joseph X. »

Madame Plemeure a apporté une chaise « de l'intérieur ». Mon ami Tu se tient à distance. « Va-t'en ! » Elle lui parle en français maintenant. Agression. Et si je brandissais un crayon pointu. Et si je la blessais de nouveau. Elle deviendrait un gigantesque pansement ambulante. Et je lui blesserais les jambes. On la pousserait dans un fauteuil à roulettes.

Mais oui Elie, c'est bien David. Petit-fils de hussard. Petit bonhomme qui a grandi, réceptacle du temps : condamnation. Elie se sent condamné. Blessé. Mercure au chrome. Voici le petit

⁹ Œuvre de Charles-Ferdinand Ramuz, mis en musique par Igor Stravinski. Elie Gagnebin en sera le récitant.

¹⁰ Poème de Stéphane Mallarmé intitulé, *Brise marine*.

gosse et son ami Tu. Après la présentation de Jeanne, voici la présentation de David. Huit ans plus tard. Le temps d'une guerre. Une autre guerre. Jeanne et David : les propriétés de Pierre.

Guerre ? Quel drôle de mot. L'absence de guerre, c'est la balade d'hier. Les silences. Le Lac Bleu. L'absence de guerre : c'est aujourd'hui, ce monsieur Elie qui m'observe sans rien dire. Il ne sourit plus. Il s'est assis sur la « chaise de l'intérieur ». Et moi, je me suis assis dans l'herbe mouillée, face à lui, par terre, en tailleur, les mains sur les blessures de mes genoux. Je tourne le dos aux montagnes. Lui fait face. Nous attendons.

Il veut me poser des questions. Mais il ne le fait pas. Il voudrait voir mes dessins, mais il ne le demande pas. Je me tiens droit. Tout droit. Ensemble. Une guerre remplace une autre guerre. Il n'y a que Séverine Guégan qui n'en ait jamais connu aucune. Joseph X avait déjà des cheveux blancs quand il l'épousa. Elle était jeune fille, jeune, très jeune, tellement plus jeune que lui. Elle écrivait, elle aussi. Des sonnets. Elle n'aimait pas les bêtes. Elle aimait les fleurs. Les fleurs séchées, les herbiers. Et Joseph la moquait: « Votre herbier n'est qu'un cercueil. » Et il l'embrassait d'une même confiance pour se faire pardonner : elle était enceinte. Belle comme une rose qui va perdre tous ses pétales d'un coup, d'un instant. Un bel instant, un matin. La lumière se pose sur le piano désaccordé. La fleur s'abandonne. Si vite. Juste le temps de donner le meilleur de sa beauté. Le plus diapré. Un fils. Un fils pour un jeune vieillard, ancien hussard, qui « ferait la guerre de 14-18 » au fond d'un ministère, au fond d'un bureau, cachant dans le tiroir central d'une table sombre des feuillets minutieusement coupés au carre portant les signes et les hiéroglyphes d'un art. Tout un art. Il n'y a que Séverine Guégan qui n'ait pas connu de guerre. Elie avait renoncé au projet d'une biographie de son ami Joseph X. Le vrai testament de Joseph X était son fils Pierre. Et aujourd'hui, David. Petit soldat. a »Tu n'as pas froid? » « Non. Je suis très bien. Je vous regarde. » Silence. « L'herbe est mouillée mais cela n'a aucune importance. Je vous regarde. » L'enfant sourit. Il hausse les épaules en souriant. Sept ans.

Elie croise les bras, mains à plat sur sa poitrine. Il est en nage, essoufflé encore. Il renverse son visage très légèrement en arrière. David peut voir ses yeux que le rebord du chapeau ne plonge plus dans l'ombre. Le regard d'Elie, au soleil. Le monsieur sec a aussi deux yeux bleus, deux lucarnes ouvertes en permanence sur le ciel avec des vols d'oiseaux fous. Comme le temps passe ! Elie sent dans son dos la plaie profonde qui le ronge. S'il avait le bras assez long il pourrait y plonger la main et soulager sa douleur, la caresser. La première opération chirurgicale n'a fait que prolonger l'agonie. L'enfant le regarde, c'est fini. Fini. Plus rien ne peut soulager la douleur permanente, lancinante. La convalescence d'une guerre entière fait volte-face. Juste le temps de revoir ses amis et puis bonsoir. Bonsoir, la vie du bellettrien. Adieu les insignes des Académies de Belles-Lettres et les confidences de la nature, plis hercyniens, moraines glaciaires, couloirs d'effondrement, affleurements tertiaires : il n'y a pas de vrai chaos. En fait, la nature a ordonné tout cela. Les mots ne sont que la surface des sentiments. Une rose se fane sur un piano désaccordé. Comment diable cette image a-t-elle pu une fois encore se glisser dans l'esprit d'Elie ? Et comment après tant d'années n'a-t-il pas pu l'oublier, l'effacer de sa mémoire, ce tableau noir ? L'union de Joseph et de Séverine était donc née d'un désaccord, d'une dissonance grinçante, caprice d'une jeune fille qui rêvait de devenir la veuve d'un poète inconnu. Mystérieuse. Habillée de noir. Paradant. Donnant des ordres à la domestique pour qu'elle n'oublie pas de cirer le bureau de Monsieur, des années après la mort de Monsieur. De remplir l'encrier de Monsieur, bien après la mort de Monsieur. Habillant son fils de vêtements taillés dans les manteaux de Monsieur. « Moi aussi je ne montrais jamais mes dessins », dit Elie avec aplomb, essayant d'imiter David. Silence. « Vous aviez raison », répond David.

Des bouffées de chaleur montent des prés. Le soleil roule dans les herbes fraîchement coupées. Des paysannes, hotte sur le dos, quittent le village, grimpent vers la forêt. Une heure sonne au clocher. Un coup, un seul, cristallin, aigu. Un seul coup qui se répercute et joute avec le soleil. Madame Plemeure s'est approchée d'Elie et a dit : « Peut-être pourrais-je aller prévenir vos amis de votre arrivée. » En français. Encore. Pour que je comprenne. Pour que je la pique et la plante du regard. « Je vous remercie, ne les dérangez pas. C'est bientôt l'heure du repas. Ils descendront. » Madame Plemeure s'en va. Dame en noir. Je me lève. Et je me jette dans les bras d'Elie. « Eh bien, allons, allons ! qu'est-ce qui te prend ? » Je me retourne : Tu a disparu. On perd un ami, on en retrouve un autre.

Un dessin, ça se lit en détail, et ça se regarde en bloc. En même temps : c'est tout un art de regarder un dessin. « Tiens, c'est toi, je t'imaginai comme ça. » Et David montre à Elie un dessin tout vert. Une couronne de lierre, un oiseau sur un chapeau et un monsieur qui écrit à une table. Une table sans parasol. Dans un jardin. Un de ces jardins où il fait bon vivre. Malgré tout. Encore. « Tu vois, il n'y a pas de graviers mais une pelouse. C'est chez moi. » Silence. « Mais c'est ton grand-père », remarque Elie.

« Elie ! » Jeanne court comme une petite fille et virevolte dans les bras du Monsieur-sec. Pierre reste un peu en arrière, chaleureux, distant. Puis Elie le prend dans ses bras et les deux hommes s'étreignent. David remarque même que Pierre ferme les yeux. Comme s'il allait pleurer. Des larmes ? Pierre ? Allons ! Le chien est parti. Les parents sont arrivés. Le charme est rompu. David se sent de nouveau tout petit, en dessous de tout ce qui se fait et se dit. Il évolue dans une sorte de strate inférieure qui n'affleurerait plus jamais en aucun lieu, à aucun instant. Le voilà condamné à l'observation muette. L'école. De nouveau l'école. Regarder, toujours regarder. Apprendre.

Deux hommes qui s'étreignent: les épaules se creusent, les visages se penchent, les bras deviennent d'immenses lianes. C'est ce qu'on appelle, je pense, une accolade. Un contact de deux corps, debout, enlacés. Debout pour mieux se voir, se mesurer, se toiser du regard. Les émotions se toisent aussi. Il y a beaucoup de fierté et d'orgueil dans ces corps qui se croisent et s'enchâssent, dans ces regards qui plongent l'un vers l'autre. Encore faut-il être à la hauteur de l'autre. Etre aussi grand que lui, aussi fort que lui. Aussi propriétaire de vie que lui. Quand on prend un enfant dans ses bras, on le broie. On le casse. On le poignarde de deux coups de grands bras qui lui donnent la mesure de sa petitesse. Les regards s'entrechoquent : cela dure une fraction de seconde. Puis Pierre se trahit : il ferme les yeux. Il est ému. Jeanne, heureuse, palpitante, vient de céder Elie à Pierre. Mais Pierre en fermant les yeux lui vole cet instant d'émotion qu'elle ne connut que le temps d'une feuille morte. Un jour. Avant la guerre. Et plus jamais ensuite. Comme si l'émotion était pauvre et bâtarde, vile et absente. « Comme si. » « Comme si. » La vie de Jeanne, les silences de Jeanne sont bâtis avec des « Comme si ». Et il ne s'agit pas de regrets. Il s'agit d'attente. Jeanne est une femme qui attend. Jeanne, heureuse, palpitante, prend David par les épaules. Elle se tient toute roide derrière lui. Souriante. Un sourire figé. Elle attend que les deux hommes se séparent. Elle ne sait pas très bien si Elie va sangloter ou bien rire aux éclats. Rire de joie. Comme ça. Elle attend.

Gongggggg ! Le repas. Bonjour aux Anglais, bonjour aux Anglaises. « Revedoudoudou ? » « Suni-Zentite ? » Les grands ont l'air d'être très contents de ce qu'ils se disent. Courbettes et sourires de commande. « Souris, David, souris. » Je tire la langue. Je hausse les épaules. Oh ! pas trop, juste un peu. Pour pouvoir me dire que j'ai eu le courage de le faire. De ne pas jouer

leurs jeux. Et ça ferme les yeux. Et ça se jalouse. Jeanne me faisait mal quand elle me tenait par les épaules. J'ai cru un instant que les deux hommes allaient s'embrasser sur la bouche.

Le déjeuner ne m'intéresse pas. Les conversations auxquelles je ne participe pas ne m'intéressent pas. Et tout à l'heure, j'ai eu la faiblesse de me jeter dans les bras d'Elie. Et je n'ai pas su attendre. Comme je suis faible ! Je viens de commettre une erreur. Une grave erreur. Je me suis donné comme Pierre, comme Jeanne. Bêtement. Ces effusions ne veulent rien dire. Qui est Elie? Qui est la guerre : une femme qui passe et qui tue ? Et des soldats qui tuent pour elle ? Et des femmes qui mettent au monde des papas, 1913, et qui crèvent dès que la guerre montre le bout du nez ? In memoriam Séverine Guégan. Qui est quoi? Et si je me donne, comme ça, pour un rien, un minable silence de quelques minutes, face à face, je ne saurai jamais rien, je n'apprendrai jamais rien. Dans les bras de quelqu'un d'autre, enfoui dans une pelisse en loden, on ne voit rien, rien. On sent l'autre: c'est tout. On l'entend vibrer : c'est tout. Mais il vous couve, vous dorlote, vous endort. Et le temps passe, l'air absent, se foutant bien du temps qui passe. Lui. Je ne comprends pas très bien les rapports que le temps peut avoir avec lui-même, mais je sais qu'il y a là une franchise, une objectivité dont on doit se faire don à soi-même. Condition de vie. Prendre le temps dans ses mains et le penser, à chaque instant. Qu'est-ce que je fais à cette table de restaurant, en compagnie de ces trois personnes qui parlent en dehors de moi, ailleurs ? Dialogue à trois. Et ils se sourient. Et ils s'aiment. Et ils se baisent les mains et se congratulent. Puis brusquement ils parlent bas, ils parlent grave (on entend alors les éclats de rire british de l'autre table). Ils parlent Joseph X, puis ils parlent clinique, opération, ablation, mort, conscience de la mort, guerre, privation. C'est insupportable. Ils parlent gravement, mais leurs visages sont détendus, heureux, presque souriants. Ils ont seulement opté pour le ton de la confidence. On se penche. On pose la cuillère à soupe à côté de l'assiette à soupe. On souligne un mot d'un geste. On oublie l'enfant qui est là sous prétexte qu'il est libre. Mais oui, je suis là. Moi aussi, j'ai posé la cuillère à soupe à côté de mon assiette à soupe. Je fais un geste de la main gauche vers les montagnes. Oh ! un petit geste, plat sur la table, tout près de l'assiette, ce grand champignon plat. Un signe de l'index. Je montre du doigt la Mort. Elle passe dans le ciel. Transparente, superbe, élancée. Puis elle vient s'asseoir à notre table en bonne sorcière qu'elle est. Inaperçue, souriante, confiante. L'un de nous n'en a plus pour longtemps. Je l'ai vue arriver, la Mort : elle est passée par là, là, et là (suivez mon index) et elle s'est assise derrière Elie, entre le rideau de la fenêtre et la table. Elle fume la pipe. La mort fume la pipe. Je fais une boulette de pain entre le pouce et l'index et je la bombarde. Tac dans l'œil, tac dans la bouche, tac en plein front. La mort est morte, net, sur le coup. Mais non, elle sourit. Elle suit la conversation des trois autres. Elle a même l'air de comprendre ce qu'ils disent. De temps en temps, elle avale une bouffée de fumée en suçant du bout des lèvres l'embout de la pipe. Ça doit certainement vouloir dire quelque chose, ces mouvements labiaux. Cette manière de sucer et de lécher légèrement le bout de la pipe. D'avalier la fumée et de rejeter le visage en arrière : expirer. L'enfance est donc une compagnie bien insupportable. Il ne faut pas sauter un mot. L'enfance voit la mort de face. Cruelle. Buccale. Implacable. Sorcière et star de film muet. Elie écoute ce qui se dit. Elle sait écouter, elle ! Mais oui, Madame, Madame la mort. Vieille put-oiseau, fausse jeune fille en fleur, prenez place : voulez-vous du sel ? du poivre ? une grande cuillère à soupe pour votre grande bouche ? Une louche ? Car vous mangez la soupe à la louche, la vie à la louche. Quel festin, Madame-transparence et fausse-blancheur. Sur quoi êtes-vous assise? Un baluchon ? Vos ailes repliées ? Ne perdez surtout pas votre sac à main plein de carnets de rendez-vous ? Vous avez tellement de rendez-vous, vous, tellement de gens à voir. Quelle corvée. Quelle joie. Vous avez des frais de représentation pour ça; on vous paie des robes, pour ça. Le Rectorat de l'International Physicians Association a bien offert une robe neuve à Jeanne, une robe et une étole de renard argenté, pour le grand Bal de la Session de réouverture

célébrant la Libération. Il y a deux mois, trois mois environ. Et Jeanne disait avec mépris en se regardant dans le miroir de sa chambre : « Je suis déguisée. Déguisée. » Pierre la regardait. Pas de question. Un sourire légèrement narquois. Mi-moquerie, mi-fierté d'avoir une femme « belle comme ça ». Propriétaire de cette vallée de nuages.

Restaurant: un signe de l'index et la Mort se sent visée, dévisagée. Elle m'observe durement. Elle croit que je vais baisser les yeux. « Tu ne manges pas », dit la voix lointaine de Jeanne. Je hausse les épaules. Entre eux et moi, le coude de mon bras droit, posé sur la table, forme rempart (c'est interdit) ainsi que mon visage soutenu par l'avant-bras, tourné vers la fenêtre. Quel culot, la gardienne de fenêtre, cette dame-pipi de la mort est venue à cette table de quatre où il n'y a pas de place pour cinq. Mais elle a l'air d'avoir l'habitude. Il faudra que j'en parle la nuit prochaine aux prisonniers de la montagne. Il y a peut-être un marché à conclure avec elle pour briser le Lac Bleu, ouvrir le Refuge, sauver définitivement. Ou condamner définitivement. Mais faire quelque chose de définitif. Un mot en if. Un mot tranchant. Un mot-poignard. La dame qui est assise en face de moi rit en découvrant toutes ses dents. Des dents en or, terribles; des dents comme celles de Monsieur Césari, au Collège, à la consigne du jeudi matin. Des dents de requin. Un lingot de dents. Une bouche entièrement refaite. Monsieur Césari a eu un grave accident. La Mort a eu un grave accident, elle aussi. On ne le dit pas mais elle a été entièrement refaite. Tout est faux. Faux. Et elle continue à donner des baisers, les derniers; à fumer la pipe, les dernières bouffées. Vraiment dès que j'entre dans cet Hôtel de Fous, je ne m'aime plus. Ma conduite est dictée. Mon esprit blessé. Les visions de toutes sortes s'entrechoquent et se télescopent. Je ne m'appartiens plus. Je deviens l'esclave de la Mort qu'ils ne voient pas; l'esclave des habitudes, bonjour ! bonjour ! vérizunitoudai ! Cet Hôtel de Fous me salit. Vivement que le déjeuner soit terminé : j'irai me baigner, dehors, dans la lumière. Et les trois autres parlent, parlent. Pour les laisser tranquilles, je mange, lentement, je mâche chaque bouchée consciencieusement, tête penchée vers la fenêtre du bel ailleurs, coude toujours posé sur la table entre eux et moi. Jeanne n'a même plus à me rappeler à l'ordre. Ils parlent grave. ils parlent gai. Ils parlent. Et je ne comprends plus. Je ne veux plus comprendre. Je veux être seul. Je veux être heureux.

« Tu ! » Je fais le tour de l'Hôtel. Il n'est pas là. « Tu ! Tu ! » Cri aigu. Soleil d'après-midi, paille tendre, fenaisons. Les femmes, en bordure de la forêt, font voler l'herbe coupée. Elles chantent. Une plainte monocorde, morne et distante. Un chant qui ne fait pas vibrer l'air, un chant qui ne se répand pas, ne s'amplifie pas. Un chant grave et heureux que l'on entend de loin, très loin. Un chant qui reste sur place. stable, honnête, enraciné. Brut. « Tu ! » Mon ami a disparu. Où est mon ami ? « Tu ! TU ! » Un homme, à la porte des cuisines de l'Hôtel. me fait signe de ne pas faire de bruit: c'est l'heure de la sieste. J'envoie de grands coups de pied dans l'herbe. J'enfonce mes poings au fond de mes poches. Fort. Très fort. A les faire crever. Crac ! plus de poches, ma peau. Ce coin de mon corps où tout se sépare en deux, s'ouvre et s'offre. Carrefour. C'est bon : je tuerai tout le monde. Tous. Et eux trois en premier.

Je retrouverai mon ami Tu. Et il m'aidera à creuser les trous, à enterrer les cadavres punis. Il fera comme les lapins, pattes avant : scratch, scratch, vite-fait-bien-fait. Terrier : lucarne de mort avec vue imprenable sur les prisonniers d'en bas. Les autres. Ceux que l'on fait semblant d'oublier.

Personne ne meurt. Personne. Ce n'est pas possible. La mort n'est qu'un autre sommeil. Et ils me racontent tous des histoires. Ils disent « c'est fini, le coeur s'arrête ». Ce n'est pas possible. La Terre tourne sur elle-même, il y a le matin, l'après-midi, le soir et la nuit, puis de nouveau le matin, l'après-midi : c'est la vie. Rien ne peut l'arrêter. Qu'est-ce que ça veut dire : finir ? Le

repas est terminé : voici le soleil et les prés. La nuit tombée: il faudra rêver. Le sapin déraciné m'attendra, avec ses fraises sauvages provision de voyage et son serpent: le danger, le risque qu'il faut toujours emporter avec soi. Epreuve du voyage. Vérité.

La voilà, mon histoire, tout entière dans cet herbier de mots. Fleurs fanées, fleurs séchées. Joseph X peut bien rigoler de Séverine et de ses collections en bas, là où on l'a enfermé. Avec ses chapeaux et le souvenir d'une oeuvre inachevée. Et du fond du Lac Bleu, il était le premier à regarder son fils, et la femme de son fils, et le fils de son fils, cet inconnu. Il était là, vieillard gâteux-gâteaux, au premier rang. Et il disait à ceux qui le portaient pour qu'il voie bien, au plus près : « C'est mon fils ! c'est lui ! je l'ai revu! Il ne dit rien mais il sait que je le regarde. Nous sommes venus une fois, une fois seulement, dans ce Refuge. La veille. La veille de ce jour passé à Evolène » Silence. « Evolène, le plus beau jour de ma vie. »

La voilà, la mort, vaniteuse, menteuse, inexistante. La mort qui ne peut rien contre la vie. La mort qui ne fait qu'imposer une punition. Oh ! pas le genre de punition imposée par Monsieur Césari, le jeudi matin, sous prétexte qu'on a bousculé un professeur ou qu'on a fait le moulin avec les bras, debout, sur un bureau d'écolier. Non. La mort : c'est la punition du dessous. On descend. Et puis c'est tout. Ce n'est pas fini. Rien ne s'arrête. Tout continue. Mais en bas. Au fond. Et plus on est puni, plus on descend « profond ». Et les poètes ne sont que les géologues de cette vérité-là. Ils appellent le peuple du Dedans, toute la force contenue de ce poing qu'est la Terre. Et je suis propriétaire de la Terre. Et le Monde entier m'appartient. Je suis un être humain. Les dents en or de l'ordre ou de la mort ne me font pas peur. Je suis. Je les ai quittés à la fin du repas. Je les ai regardés. J'ai souri. Et je suis parti. A chacun ses rendez-vous.

C'est décidé : je vais les supprimer, les punir. Les pousser dans une crevasse, demain, après-demain, dès que l'occasion se présentera. Un, deux, trois : tous les trois. Ils auront tout le temps qu'ils voudront pour parler ensemble. en bas. Et pour moi je ne me fais pas d'illusion, ça ne changera rien. Ça ne me libérera en rien. Coupé d'eux : je le suis avant, je le serai après. Je veux simplement clarifier la situation. Les crevasses sont là, portes d'entrée de l'autre royaume. Et j'irai leur rendre visite en bas, la nuit autre repas, interminable repas où l'on ne me parle même pas de temps en temps. La nuit, tout est possible.

Debout sur un tabouret, Joseph X regarde par l'un des trous en forme de coeur d'un volet du Refuge. D'autres petits vieux le poussent, le tiennent, le soutiennent. Les voix fusent : « Que voyez-vous, Joseph ? » « Ils sont là? Dites-nous ! » « Je les vois, ils arrivent. Pierre est grand et fort. Un hussard. Un vrai hussard. » « Parlez, Joseph, parlez. » « Je ne veux pas, je ne sais pas. » Les mains s'esquivent. Joseph X trébuche. « Non, ne faites pas cela. » Rires des hommes, rires des femmes, rires de la communauté du Bas. « Dépêchez-vous, nous n'avons pas le droit de rester ici. » On pousse Joseph X, il grimpe et s'agrippe à la fenêtre, nettoie la vitre du revers de son manteau noir pour mieux voir. Il souffle : wvvvvouah, et la buée essuyée, c'est son fils qu'il revoit, torse nu. Il embrasse cette femme brune. Solide. Plantureuse. « Parlez, Joseph. ». Il la prend dans ses bras. Il l'embrasse. Dans le cou. Puis sur les lèvres. Le petit garçon, David, c'est David, fait le tour du lac avec un chien. Il donne des coups de pied dans les pierres. Il nous voit. Il essaie de nous voir. Il nous parle. L'entendez-vous ? » Rires francs, brutaux. « Non, non, je ne me trompe pas. Il s'approche du Lac, il essaie de nous regarder. David ! David, je suis là. » Rires. « Laissez-moi descendre. Vous vous moquez de moi. » Voilà le troupeau des manteaux noirs et des cache-col de laine pour ne pas attraper froid, en Bas, dans tous ces corridors, ces couloirs et ces salles qui n'en finissent pas. Un peu de lumière et beaucoup de nuit, voilà le programme de toute une vie, une vie qui n'en finit pas. On essaie de réconforter Joseph X. On lui fait remarquer qu'il a fait beaucoup de

chemin et de sacrifices pour pouvoir revoir son fils. « Il allait revenir au Refuge, je le savais. » « Allons, Joseph, nous ne rirons plus, c'est promis. Mais regardez, regardez pour nous. Vous seul pouvez voir ce qui vous appartient. » « M'appartient ? » Ils poussent le bonhomme de nouveau après avoir longuement parlementé. Joseph approche son visage très près de la vitre, juste en face du mur de lumière de l'autre côté: et c'est l'oeil de Pierre qu'il voit, le regard flou d'un homme qui ne voit rien, qui cherche à voir et ne voit que du noir. « Pierre ! Pierre ! Je suis là ! là ! » Silence. « Il est là, derrière le volet, il regarde. Il ne me voit pas. Pierre ! » La voix de Joseph X se fait douce, très légèrement plaintive. Les mains de Joseph X, à plat sur la vitre, essaient de saisir cette transparence.

« Cette histoire est vraie. » Une nuit, Joseph X a dit à David : « Ceux qui ne la croiront pas sont ceux qui ne savent pas voir sans poser de questions. L'amour est une évidence qui ne supporte pas les points d'interrogation. Tout juste la ponctuation. Et encore les regards ne sont que des lambeaux de phrases qui ne verront jamais le jour, l'encre, la feuille et la forme. Tout ce que j'aimais. »

Pierre, Elie et Jeanne prennent le café sur la terrasse. David fait le tour de l'hôtel une fois, deux fois. Et à chaque fois un tour plus large, plus rapide : il encercle. Il circonscrit. Quatre fois, cinq fois, il lui faut maintenant escalader les murets qui cloisonnent les prés, trébucher dans les fossés d'herbes folles et épineuses, croquer une mûre noire en passant. Courir, perdre haleine. Surveiller au centre des cercles concentriques de cette balade les trois personnes qui se parlent mais ne lui parlent pas. David s'arrête. Tire son couteau de la poche. Sort la grande lame. Et plante le couteau dans l'herbe tendre, la terre tendre. Une fois encore, le soleil bascule à l'horizon. Le chien n'est pas revenu. Madame Plemeure vient servir du thé, et des gâteaux secs. Elle tend même quelque chose à Elie qui doit être son manteau de loden. Il fait froid. Très vite. Très froid. David frissonne. Et de nouveau plante le couteau dans la terre. D'un coup d'un seul, violemment. Comme si cette violence devait lui réchauffer le coeur et le corps. Joseph X lui dira en rêve à la fin de la nuit, à l'heure où Jeanne frappera à la porte sans entrer, Joseph X lui dira « en poignardant la terre, ce n'est pas eux que tu poignardais, mais moi. Des millions de moi qui comme moi attendent la fin de cette punition ». Soupier. Caresse de la main-oreiller. « Je voudrais tant que tu me comprennes. » David se réveille brutalement. Jeanne dira derrière la porte de la chambre-royaume : « David, il fait beau. Habille-toi vite. Nous partons en balade. »

D'une chambre à l'autre. Jeanne vient de quitter celle de Pierre. N'est pas entrée dans celle de David. Elle revient maintenant dans la première. Laquelle est sa chambre ? A qui appartient-elle, elle ? Et que faisait David, où était David, hier, pendant tout ce temps où ils étaient restés tous trois sur la terrasse, au moment où le soleil se couchait derrière les montagnes ? Elle n'écoutait plus ce que les deux hommes se disaient. Elle avait peur pour David, n'osait pas l'avouer et se l'avouer. Par deux fois, elle se sentit blessée, comme si une arme venait de très loin se planter en elle : ils avaient tous trois oublié David. « Il joue, il est heureux », disait Pierre, à la cantonade. D'une chambre à l'autre ! Servile : voilà Pierre, de nouveau. Il est debout devant la table de toilette. Il verse de l'eau dans un bol. Il va se raser. Jeanne se tient contre la porte qu'elle vient de refermer. Mains à plat sur le bois. Du bout du doigt, elle caresse sa chemise de nuit. Batiste : la seule chose qu'elle ait sauvée de son enfance. Et qui était ce Joseph X, qui était-il vraiment, celui dont les deux hommes parlaient hier, sans relâche ? Cette ombre, cet inconnu, ce grand-père mythique, cet autre totem, cet incompris, l'artisan de ce curieux mariage entre un ami bellettrien et un fils physicien, tous deux géologues ? Qui était-il ? Qui était-il donc ? Et l'esprit de Jeanne se met à chanter. Elle ferme les yeux. Elle sourit. Elle se sent à l'écart. Ce sentiment est délicieux. La voici soumise,

dépendante de cette histoire. Suivante et confidente. La voici exactement à sa place : derrière, à l'écart. Elle est là pour le décor. Elle enchaîne les scènes, met au monde David, attend en coulisses pendant la guerre et rentre en scène, toujours derrière, au moment de la tirade des retrouvailles. Et les deux hommes devaient admettre que la seconde guerre mondiale n'avait rien changé au sens de leur vérité, à leurs aspirations et à leurs rêves, étranges catalyseurs de la vie vraie. La guerre, crise de nerfs collective, cruelle, destructrice, absolue en tout, toutes les erreurs, toutes les trahisons et toutes les mythologies des Résistances. Jeanne entendait les deux hommes parler des abus commis dans les deux camps, de l'art désespéré des revanches, de la violence qui viole les esprits les plus honnêtes et les plus pacifistes. Honnêtes ? Jeanne ne comprenait pas très bien ce que les deux hommes accrochaient encore d'actes et de volontés à ce mot, rien qu'un mot, mot-lambeau perdu dans l'esprit d'hommes d'un siècle poignardé. Par deux fois, deux, elle avait, la veille, senti se plonger en elle la souffrance du fils oublié, une après-midi, une seule, sacrifiant aux délices d'une rencontre chicane-à-la-mort qui avait différé de sept ou huit ans son rendez-vous avec Elie, et qui était là hier, encore la, aujourd'hui, impatiente, prête à tout. Jeanne se pare, robe bleue. Elle prend son temps. Elle donne en secret des instructions à Pierre. Pierre se rase. Pierre se coupe de nouveau. Jeanne connaît le scénario. Reprend la scène une nouvelle fois. le battant de la porte-fenêtre fait claquer de cinéma : superproduction d'un amour fou et raisonnable, raisonné ; chef-d'oeuvre des amours-esclaves. Un amour : Jeanne essuie le sang. Pose son visage sur l'épaule nue de Pierre qui, immobile, rasoir en l'air, regarde Jeanne dans le miroir jauni, piqué : photo jaunie, album de leur présent, désir continu, inespéré. Et la mort arpente les couloirs de l'Hôtel sur la pointe des pieds, toute prête pour l'excursion de la journée : elle va réveiller Elie. Elle ne le trouvera pas dans sa chambre. Il est descendu il y a deux heures déjà, sur la terrasse : le jour se levait, le ciel, comme un bouclier métallique se mettait lentement à scintiller. Galop lointain de la nuit, chevaliers d'orient, fracas de l'ombre qui coule dans la vallée, évier de noirceur : buanderie des hommes et des usines. Et Elie s'interrogeait sur l'intransigeance de sa pureté, la pureté de ses aspirations et de ses rêves vécus, au grand jour. Voici David. Il me dit bonjour, de très loin. Au dîner, hier soir, aussi, il ne disait rien. Il avait refusé d'embrasser ses parents et de lui tendre la main. David fait le tour de l'Hôtel. Il appelle son chien. D'une voix douce. Un murmure. Puis, l'enfant réapparaît de l'autre côté de l'Hôtel. Il baisse la tête. Il a les mains dans les poches. Il s'arrête. Immobile, il regarde le ciel. Il entend le soleil et ses lanciers qui s'attaquent à l'autre versant de la montagne. Il ferme les yeux. Il sourit. Ce sourire est son bouclier. Le jour se lève de toutes parts.

Le café est amer. Les pains frais sont encore tièdes. Madame Plemeure comme d'habitude est de fort mauvaise humeur. C'est la servante bossue, aujourd'hui, qui nous sert. On murmure que la servante des premiers jours a déjà rendu son tablier. « C'était la soeur de l'ânier, elle va se marier. » Quelle importance : le jour commence sur de drôles de confidences. Elie m'observe, s'interroge à mon sujet. Je brave son regard. Je souris. Je me dissimule derrière un sourire dont ils m'ont enseigné les vertus irrésistibles : défense d'entrer. Et derrière mon sourire, je complote. J'ai une grosse chose dure dans la poche gauche de ma culotte: mon couteau. La poche droite, elle, est déchirée. Comme ça, je peux me toucher. Les vrais hommes se touchent tout le temps. Ça se voit. C'est un signe. Et je suis un homme, moi, un vrai. Et j'ai tout pour vaincre. Tout.

Le café amer, c'est la nuit creuse, la nuit sans rêve, le rien. Le café amer me prend à la gorge et me tarabuste : je n'ai pas envie de ne pas vivre. Le café amer est un poison. Il vous tapisse de noir, et vous empêche de vivre et de voir. Je ne le boirai pas. « Un peu de lait, David. » « Non, merci. » « Alors, un peu plus de sucre. » « Merci, Jeanne, merci. » « Je ne comprends pas. Tu ne veux pas boire ton café », murmure Jeanne. Silence. « Ne lui pose pas de

question », ordonne Pierre. Et il demande à Elie qui recevra le prochain insigne de son Académie de Belles-Lettres. Il est question d'un Roumain qui manie diaboliquement la langue française. Diaboliquement ! Je quitte la table.

Il y avait un couvert vide en face de moi. Et c'était terrible. Il y a quelqu'un en face de moi, désormais. Et c'est encore plus terrible. Et ce quelqu'un me dévisage, essaie de me parler. Il me glisse quelques confidences, quelques questions du regard. Je ne me pardonnerai jamais assez mon premier élan. Ce don spontané. Mon ami Tu a très bien compris, lui. Il est parti. Parti. Je jouais leur jeu. Tu a toujours tout compris.

Qui parle, qui ? Dans la vie, qui dit « je », qui dit « il », qui sait quoi des autres ou de lui-même ? Il n'y a en fait de vanité que dans le refus des évidences, des visions de la vie, franches, telles quelles. Vraiment telles quelles. Sans les armatures de béton de la littérature blockhaus. Et nous sommes toujours à nous regarder nous-mêmes, que nous l'admettions ou ne l'admettions pas, et un roman n'est que la compagnie de l'enfant que nous sommes et que nous resterons, rejeté, face à la vie, pour une vie entière, face à la vie, en train de se demander comment prendre dans ses bras cette immense chose. Comme s'il fallait que David emportât avec lui ces montagnes qui se dénudent et se parent pour l'arrivée de leur berger de lumière et de profondeurs : Elie. Comme cela est bien dit. Comme cela est mal dit. Mais cela est dit.

Salut, matin. Salut. Troisième jour. Ciel pur. Ciel tranchant. Grand couteau du ciel. Epée de lumière, nous allons grimper vers toi. Et je respire. Et je m'enivre à l'idée de tout ce que nous allons entreprendre : la marche, pas à pas la conquête d'un obstacle, puis d'un espace. Le calcul des respirations, leur rythme, et le silence des haltes, quand tout le monde se regarde, se mesure, se réjouit. Salut, réalité enivrante, froidure grisante de l'air de la nuit que le soleil vainqueur va chasser à l'ombre, dans la vallée. Le voici, le Général du Jour, triomphant, Hannibal et ses éléphants (je connais bien l'Histoire, disons qu'il se serait perdu du côté du Cervin). Et les autres, les trois autres, sont encore « dedans ». Ils parlent. Ils perdent du temps. Ils ne viennent même pas voir ça. Le grand cirque de nos montagnes dresse sa tente de ciel bleu, son décor de pics et de glaciers, le grand théâtre de notre journée. Un jour : quel trésor ! Voici mon trésor. Je tends un bras en avant. Le soleil m'éblouit. « Sorry. » Les Anglais passent à côté de moi. Je suis sur le pas de la porte de l'Hôtel, mon ruck-sack entre les deux jambes, cartable de l'été, et je défie le géant de lumière, le fleuve de transparences, les silences qui m'attendent là-haut, plus haut, quand le village, derrière nous, se détachera définitivement de nous. A ce moment précis où la montagne se livre, dépouillée de tout, nue. Sauvage. Verticale. Symbole même de mon inspiration et de mes aspirations. Mon imagination : pauvre art lyrique. C'est bon pour les pauvres, ça, Madame.

Madame Plemeure s'est fait un pansement tout propre. Elle se tient debout, à côté de moi, sans rien dire. Mais je sais qu'elle est là pour me le faire remarquer, m'en faire le reproche. Et si je la poussais dans une crevasse, elle aussi, la crevasse la cracherait. Et si je l'enfermais dans le Refuge, le Refuge la chasserait ou bien Joseph X assassinerait cette faiseuse d'ordre, cette gérante de la mort, cette aspirateur-ponceuse-cireuse de la vie. Personne n'en veut, j'en suis sûr. Partout où elle passe, la vie trépassé. Effacée. Shlipp. Oui. Elle fait, en parlant, un bruit de chiffon à poussière sur une vitre usée à force d'être nettoyée. Un bruit grinçant. Crissant. Elle vient me montrer son pansement neuf. Pour qui me prend-elle ! Je ne suis qu'un enfant, moi, Madame. Laissez-moi tranquille. Retournez à votre bureau, à vos clés, et à vos employées bossues. Et laissez-moi seul, avec la montagne. Mon alliée. Ensemble, nous allons tuer. Punir. Et vous ne le savez pas. Il y a, dans ma tête, une ruche de frelons prêts à la bagarre. BZZZZZZZZZZZZ !

Je dessinerai ça, un jour. Vu de l'intérieur. Les frelons prêts à l'attaque.

Poche gauche : c'est un couteau à treize lames. Quand toutes les lames sont défaites, le couteau ressemble à une araignée, avec de grosses pattes, et de petites pattes, des pattes pointues et des pattes larges, écrasées, plates et rutilantes. Une araignée qui aurait poussé un peu dans tous les sens, n'importe comment. Et qui taillerait n'importe comment. Et qui tuerait n'importe quoi, n'importe comment. Un cadeau de mes parents, acheté dans le premier magasin après la frontière ! Libération ! Les parents vous donnent la vie, une arme qui se retourne toujours contre eux. Elie se pose des questions : « Jeanne, vous me paraissez inquiète. » Jeanne sourit. Pierre la prend par les mains, sur la table. Pierre s'empare des mains de Jeanne, comme s'il avait peur de l'entendre parler, dire quelque chose comme une confiance, un aveu. L'esclave ne dira rien. Les mains de Jeanne sont prises dans les menottes des mains de l'amant de septembre. Une feuille morte sur une épaule dans une main qui froisse la feuille comme une dernière lettre d'amour, un premier instant d'amour: un baiser donné puis échangé passant d'une bouche à l'autre, d'une lèvre à l'autre, étrange contact de la vie, que la nuit enveloppe. emporte, enveloppera, emportera. Et le temps passera sur ce texte des lèvres. Les amants qui s'aiment ne ferment pas les yeux: ils se regardent. Et parfois même ils louchent : texte convergent. « Jeanne, parlez-moi de David. » Pierre sourit. Jeanne baisse les yeux. « Cette question vous importune. Eh bien, Pierre, parlez-moi de votre fils. » Pierre libère les mains de Jeanne. Tous deux s'observent. Elie les interroge du regard. « C'est un drôle de bonhomme », avoue Pierre. Silence. « Mais Jeanne et moi, nous avons confiance en lui. Il ne vit pas avec nous, mais à côté de nous. » « Vous le voulez ainsi. » « Oui, Elie, oui. » « Pourquoi ? » « Je n'ai rien à lui donner. Nous n'avons rien à lui donner. Que notre amour. Et notre amour le rejette. C'est évident. Et un drame se prépare. Nous pouvons vous le dire : Jeanne attend un enfant. Notre enfant de la Libération. (Sourire.) Il y en aura beaucoup comme lui, en France. Une autre génération. » « Parlez-moi de David. Regardez-le, il nous attend, les mains dans les poches, son ruck-sack entre les jambes. Nous le faisons attendre. Et il s'est mis là devant la porte de l'Hôtel car il sait que nous l'observons. » Silence. Pierre sourit. « Oui, notre fils sait tout. Ou plutôt, il saisit tout ce qui passe et se passe devant lui. Apparent. Ou transparent. » « Expliquez- vous. » « Il nous raconte ses rêves. A Jeanne surtout. Un vrai petit géologue de la vie. Il voit ce qui se passe derrière, dessous, au-delà. » « Vous exagérez. » « Non. Nous observons. Il est ainsi. Il ressemble à Joseph X. » Silence. « Mais cette fois il n'écrit plus, il dessine. Et nous n'avons pas le droit de voir ses dessins. » « Qu'allez-vous faire pour lui ? » « Rien. Vous savez qu'il n'y a rien à faire. C'est le moindre risque que nous puissions prendre. Paradoxalement. » « Mais, par exemple, il est couvert de blessures. » « Il joue, Elie, il joue. » « C'est tout ce que vous me répondez ? » « Oui, c'est tout. A moins que Jeanne n'ait changé son opinion. » Silence. « David sait que nous parlons de lui, murmure Jeanne. Ne le faisons plus attendre. »

Insupportables, truquées : toutes les cartes de la vie sont biseautées. Même les honnêtes sont des tricheurs. Et il faut jouer, jouer : gagner ou perdre. peu importe, mais jouer, abattre son jeu, carte après carte, d'année en année, de jour en jour. David attend. « Allons ! »

Le chien était là hier. Il n'est plus là aujourd'hui. Pierre est inquiet. Il va masquer son inquiétude lorsqu'il croise le regard de David. Et David lui dit : « Tu n'est pas là. » Et puis, un instant plus tard, « Tu est parti. Pourquoi ? » Alors, Pierre pousse le bonhomme en avant. Il lui dit : « David, aujourd'hui, c'est toi qui marcheras en premier. Montre-nous le chemin. » « Mais je ne le connais pas. » « Nous allons là, là-haut, tu vois. Et nous empruntons ce chemin. Là. Là. Et là. » David suit le geste de son père, un signe ascendant de la main qui

pointe en fin de course ce plateau basaltique qui, à l'ouest, surplombe la vallée. « Nous allons là. » David regarde son père. D'en bas. Ce géant souriant : hypocrite. « Et tu verras le plus beau glacier du monde. » Hypocrite. « Allons ! »

Je les traîne. Je les tire. Je les emporte. Et là-haut, d'un geste, je les pousserai tous trois. Ils tomberont dans la vallée, sur le capot des voitures. Ils n'auront même pas le droit d'accès au Royaume du Bas. Joseph X ne pourra même pas les accueillir, à l'entrée des égouts de la ville, bras ouverts, les serrer dans sa pelisse noire, leur tendre les vêtements de la nuit, cette nuit qui ne finit pas. Ils auraient eu le temps, tout le temps pour parler de moi. Se soucier de moi, par derrière. Dans cette boîte à malheurs de l'Hôtel, cette boîte pleine de tiroirs que sont les chambres. Tiroirs : discourtoisie. Cloisonnement. Non : ils tomberont, c'est tout. Sur les voitures : c'est tout. Crac. Et adieu. Et moi ? Et moi ? Que ferai-je, sans eux ? Mais je vivrai, voyons. J'ai un couteau : je me défendrai.

La balade : je les distance. Je ralentis. Ils se rapprochent de moi. Puis de nouveau, je reprends mon rythme. Pierre et Elie marchent côte à côte. Lentement. Elie a ramassé un bâton. Je m'éloigne. Puis je m'arrête. Je les observe en contrebas. Jeanne les suit de très près. Pierre semble soucieux de son ami Elie. Je décide une première halte. Nous sommes très loin encore des forêts plus sombres de l'ouest. Nous nous asseyons en rond, dans l'herbe. « Eh bien, dit Elie, reprenons notre souffle, et faisons un jeu. »

Quelqu'un dit un mot. Son voisin de droite dit tout de suite le mot que lui inspire ce premier mot. Et ainsi de suite. Pierre commencera. Puis Elie. Puis Jeanne. Puis moi. Et de nouveau Pierre. Pierre dit - Montagne. - Evolène. - David. - COUTEAU. - Cadeau. - Oiseaux ivres. - Lierre. - GUERRE. - Séparation. - Clinique. - Naissance. - LAC BLEU. (Pierre hésite un instant. Elie lui fait remarquer qu'il ne faut pas s'arrêter. Il me regarde et me fait de la bouche un petit signe de confiance. Il essaie de gagner mon amitié. C'est évident. Il croit que je vais me livrer facilement, comme hier, au risque de perdre tous mes amis. Il fait erreur. Pierre enchaîne ...)

Joseph X. - Chapeau. - Soleil. - HANNIBAL. - Eléphant. - Défense. - Libération. - MENSONGE. - Absence. - Blessure. - Couteau. - VIE ...

(Pierre proteste: on a dit deux fois couteau. On n'a pas le droit. Il en fait vivement le reproche à Jeanne. Elie sourit. « Allons, Pierre, à vous, soyez bon joueur. Il s'interroge « Vie ? » puis il enchaîne de nouveau ...)

Séverine. - Mythe. - Totem. - JE NE SAIS PAS CE QUE C'EST. (Tout le monde rit. Je précise ...)

RIEN. - Eutis. - Ulysse. - Voyage. - FRONTIERE. - Cloison. - Dialogue. - Bonheur. - CHUTE. - Ecume. - Torrent. - Passion. - DESSIN. - Mystère. - Terre. - Toit. - PRISON.

La suite ? La tête me tourne. Je note simple ment que la Terre est le Toit d'une Prison. Je ne me trompais pas.

« Allons ! » Voici la forêt sombre, effondrée, compliquée, enchevêtrée. Certainement la moins visitée et la plus hostile des forêts de Saas Fee. Un Christ en croix à l'embranchement de deux chemins. Il a perdu son bras droit et des lianes le prennent d'assaut. Bras de la Terre qui le supplient. Quelle bassesse! Un peu de dignité, voyons ! Il faudrait nettoyer tout ça. Le bras gauche signale le chemin du Bas. Celui qui se précipite vers la valide, corps profond. Torrent. Il nous reste à prendre le chemin du Haut. Et c'est à moi de faire peur aux serpents. Je siffle pour me donner du courage. Je fais de petits bruits de langue secs et impérieux. Mon pas devient lourd. Mes galoches font rouler des cailloux en contrebas, dans les herbes hautes. J'organise et provoque la fuite des reptiles, ces ennemis. Je n'ose même pas me retourner pour

surveiller la cordée, ma famille. Un instant d'inattention, et l'ennemi prendrait sa revanche. Piquerait. Allons. J'ai chaud. Je dénoue l'anorak et le fais tourner autour de moi, le faisant passer dans mon dos de la main droite à la main gauche. J'ouvre la voie, pour eux. Je suis l'artisan et l'artiste du spectacle radieux qui nous attend là-haut. La forêt est un obstacle que l'on porte en soi. Il faut le surmonter. Gagner ensuite l'escalade, la vraie, cet autre obstacle, hors de soi, qui vous élève, et vous transporte. Nous volerons tout à l'heure comme ces oiseaux ivres, au soleil. Je suis le premier. Suivez-moi. Allons, suivez-moi. Ayez confiance.

Un spectacle radieux. Mais oui. Voici la lumière. Le soleil. Voici le glacier d'Oberlungen¹¹. Je vous accueille chez moi: entrez ! Pierre me serre contre lui. Et, signe de fierté et de victoire, il me tend son appareil photo. Il me demande de le photographier. Il s'accroupit. Il sourit. Je regarde dans l'objectif. Le fils photographie le père. Clic, clac. J'ai un peu tremblé. « Recommence. » Clic, clac. Photo n° 7 : je n'ai pas oublié de passer à la photo suivante. Jeanne s'est approchée d'Elie qui lui tient la main. Elie respire, bouche entrouverte. Jeanne respire profondément, cligne des yeux. Elle a défait les deux premiers boutons du corsage de sa robe de laine. Elle s'assoit sur un rocher. Elie s'allonge auprès d'elle. Pierre les rejoint. Je les photographie tous trois. Clic, clac. Le temps pour eux s'est arrêté. Condamnation. Damnation. Danaïdes : le jeu continue. La vie n'est qu'un jeu. Un vrai jeu, A prendre, comme ça, avec ses lambeaux de tout. Et ses mots qui ont l'air parfois plus faibles que d'autres, ou bien plus forts que d'autres, gigantesque inconfort. A prendre comme ça. Ou à laisser. Savoir continuer à caresser le chat qui ne ronronne pas. Savoir ne pas attendre à tout prix « quelque chose des autres ». « Allons ! »

La Terre n'est que le Toit d'une Prison. Et nous grimpons au faite du Toit. Suivez-moi, cortège de parents et d'amis. Sans Tu. Vous vivez vos derniers instants. Du haut de cette pyramide de granit et de basalte ... (je ne sais pas très bien, Elie donne une leçon, explique ci et ça, il emploie des mots-outils, des mots barbares, des mots qui se refusent et griffent l'esprit, des mots minéraux, pétris de silence. Il dessine d'un large geste de la main le mouvement de la nature qui cherche sa forme, toit qui se soulève, ciel qui cède la place, torrents souterrains de laves et de feux qui donnent à la Terre ses reliefs. En même temps que le creux et l'espace du Bas, Cité de la Nuit. L'autre. La vraie). Ah! si Elie savait dessiner, je pourrais comprendre. « Allons ! » Du haut de cette pyramide de granit et de basalte, je vous pousserai. C'est vous, ou moi. C'est la loi.

En haut, tout en haut, il ne se passera rien. Je suis un lâche. Brusquement je vous trouverai beaux, jeunes, désirables. Tous trois. Côte à côte. Avec cette manière altière et heureuse de provoquer le paysage, de vous tourner face au vent, puis face au nord puis face au soleil, dessinant dans le ciel des larges et circulaires mouvements de bras, de mains, et de doigts tendus vers telle ou telle cime. Le monde aussi vous appartient. Je ne suis pas le seul propriétaire. Elie et Pierre sont torse nu. Et c'est la vision de la blessure d'Elie qui poignarde mes rêves insensés. Cette blessure fait de moi un assassin assassiné. Ahah! Je grimpe un peu plus haut, à l'écart. Et je jette le couteau-cadeau, ce chef-d'oeuvre de ma poche, cette armée de lames traîtresses, d'un geste sec et violent, dans la vallée. Le surplomb est vertigineux. Jeanne avait peur de s'en approcher. Elle m'observe, de loin, elle est inquiète. « David, reviens. » Oui, j'ai jeté le couteau. Instrument de rêves évanouis. Je ne suis rien. Rien. Ni pour eux trois. Ni pour moi-même. Voilà. A moi le silence.

¹¹ Une carte de géographie s'impose. Il y a bien plusieurs glaciers autour de Sass Fee dont celui de Fee, mais aucun ne porte ce nom.

A gauche, le glacier d'Oberlungen, serpent de lumière se jetant en surplomb sur la vallée. A droite, la vallée sombre, cuvette des nuages, gouttière du ciel, poignardée. « Tu as jeté quelque chose, David. » « Une pierre. » « Où est ton couteau ? » « Je l'ai perdu. » « C'est un mensonge. » « Oui, Jeanne, c'est un mensonge. » Pierre fait signe à Jeanne de ne plus rien dire. Je me mets torse nu, comme les hommes. Je respire profondément. Je gonfle la poitrine. Je fais comme Popeye avec mes triceps. Pas de résultat. Je joue une petite comédie, vite, très vite pour faire oublier les questions mal venues et indiscretes. Pierre pouffe de rire. Elie me prend par les mains et me fait voltiger autour de lui. Je me retrouve à terre, toupie, vertige. C'est idiot. Idiot. Je ne peux même plus me lever et marcher. Attaquer, jouer, faire semblant de me battre. Et j'entends rire autour de moi. Rire. J'ai jeté le couteau.

Joseph X, au secours. Si tu me sauves, je te sauverai. Viens !

On rêve toujours de ce qu'on n'a pas. On vit toujours avec ceux que l'on a perdus. C'est classique. Classique. Elie me parle. « Tu vois, David, dans mille ans, il n'y aura plus de glacier. Chaque année, Oberlungen recule d'un mètre environ. Le glacier vit. Il fond. Tu vois, à la base, là, ce trou noir, ce filet d'eau qui se jette dans les rochers, là, là, et là, il saute dans la vallée, eh bien, c'est la vie du glacier. La Terre ne s'est pas installée dans sa forme ; tu me comprends, n'est-ce pas ? » Je fais un signe admiratif de la tête. Elie me serre contre lui. Il a froid. Je le réchauffe. « Eh bien, nous savons aussi bien ce qu'était ce glacier il y a mille ans que ce qu'il sera devenu dans mille ans. Et nous, maintenant, aujourd'hui, nous sommes tout petits, petits, comme toi, les années qui nous séparent ne sont rien, le temps de notre vie n'est rien, et nous ne pouvons faire qu'une chose : observer. » Silence. « La Terre vit. » Elie sourit et s'adresse à Pierre. « Je ne sais pas parler aux enfants. Je suis encore un enfant », avoue-t-il. Jeanne s'est allongée, pose la tête sur les jambes nues de Pierre. Elle s'endort. Lentement, très lentement. Je devine un relief dans son ventre. Elle me cache un enfant. Et je comprends que ce relief, tout autant que la blessure dans le dos d'Elie, m'ont fait renoncer à l'assassinat. Treize lames dans la vallée. Elle vit, elle aussi. « Et jamais, murmure Elie, je n'ai pu et ne pourrai ignorer, mépriser le bel élan, ce vertige que provoque en moi la saisie d'un paysage pétri de volonté, accidenté de volonté. Qu'est-ce qu'une année, trente ans, quarante ans ? Qu'est-ce qu'une vie lorsque nous nous donnons rendez-vous depuis des années, condamnés à la modestie, avec l'éternité. Ici. Ici ou en Face. En haut. Avec vous, Pierre. L'éternité, quel vilain mot, quelle sale idée. De quoi devenir panthéiste. » Panthéiste : je ne comprends plus. Je n'écoute plus. Je m'endors. Le glacier d'Oberlungen devient oreiller. Jeanne, ma compagne. Elie caresse doucement, très doucement mon visage. Je voyage.

Joseph X m'attend sous le glacier. Il veut me parler mais il préfère se taire. Il me le dit d'un sourire. Un autre sourire. Un vrai. Dans son Royaume, ni parade, ni Carnaval. Pour cette rencontre exceptionnelle, Joseph X s'est habillé de blanc. Tout de blanc. Et il me fait boire l'eau de la vie du glacier. Une eau simple. Une eau vraie : rêve déchu. D'un geste sur l'épaule, petite tape d'homme, affectueuse et virile, il me félicite de n'avoir rien fait. Assassin raté que je suis. Je voudrais voir son visage, mais je ne le vois pas. Je voudrais voir ses yeux, sa bouche et ses longs cheveux blonds. Il me caresse les cheveux doucement, très doucement. Au-dessus de nous, la voûte du glacier filtre les rayons du soleil qui se brisent en tous sens, désordres de lumières et de flèches, fracas de silences et de lances. L'armée est ici en déroute, vraie. Je vois son vrai visage : libre. Le glacier est caparaçonné de lumières.

Mon sommeil est bercé par le murmure des confidences des deux hommes, et les caresses de Joseph X que je ne vois pas. Je classe mes feuilles de papier à dessin, mes crayons de couleur tout neufs dans des boîtes de métal toutes neuves, rutilantes, boucliers me protégeant des

assauts du soleil. Et sur mes yeux fermés, Sombre des mains qui me caressent passe et repasse, périodiquement, sans jamais se lasser, de plus en plus douce et duveteuse. J'abandonne alors mes parents, mes crayons (à quoi bon dessiner quand on rêve ?) et je m'incruste dans les corps qui me serrent contre eux. Il n'y a que les rêves qui comptent et qui soient vrais. Même si on ne comprend pas très bien. Je ne cherche plus à très bien comprendre. Je me sens accueilli. Je participe au glacier, à sa vie, à sa lente, très lente fondaison, et dans mille ans, je me réveillerai au bord d'un ruisseau. Filet d'eau. Je me désaltérerai. Et je reprendrai ma route.

Comprendre, pourquoi comprendre ? A tout prix. « Allons ! » Il faut rentrer.

Nous rentrerons lentement. Le soleil nous accompagnera jusqu'à l'orée du Bois. Le soleil se couche, les nuages montent de la vallée : les journées ont un rythme et un rite. Tout cela est bien apaisant. Disons seulement que nous rentrons plus tôt car Elie ne veut pas se fatiguer. Face à nous, de l'autre côté du cirque, le Lac Bleu comme un point posé près du Refuge, ponctuation du paysage, loin, très loin sous des pans de neiges éternelles qui de près, courbes et verticales, se cambrant vers le ciel, me paraissaient bien raisonnables. Les voici de loin, flanquées sur les montagnes, tapissant l'horizon du Lac Bleu. Il y a beaucoup de sorties de secours dans cette montagne: le Refuge, le Glacier et les cuisines de l'Hôtel (il faut bien que les gens d'en Bas mangent. En attendant. Ils n'ont plus que ça à faire).

Le soleil descend avec nous. Passera-t-il de notre côté de la montagne ? Traversera-t-il avec nous les Bois Sombres balayant au passage le Christ-à-un-bras ? Attention, attention: passera, passera pas ? Il ne passe pas. Il va se coucher du côté de la France, banlieue, petits jardins, lierres et merles noirs. Un chapeau de paille est posé depuis bientôt dix ans sur un fauteuil de rotin dans l'entrée de la maison. Personne n'y touche. C'est le fauteuil de Joseph X. Et le soleil, ce majordome, va s'assurer de ce que rien n'ait changé de place. Le chapeau. Le fauteuil. Et la banlieue : fin juillet, il fait chaud, dans les cafés on sert des panachés « bien frais » et les femmes, toutes les femmes, portent des robes qui se boutonnent et se déboutonnent de haut en bas, de bas en haut. Elles ouvrent leurs robes comme des chandails, et s'offrent à ceux à qui elles appartiennent. Talons compensés. Talons hauts. Clac, clac : il fait chaud. La ville a soif.

Nous enfilons chemises et anoraks, ajustons nos ruck-sacks. Je suis toujours le premier. Je vais à la rencontre des ombres et des brumes. Près du Christ, j'écarte les herbes sauvages, je gratte les ronces du bout de mes galoches. Au diable les serpents : je trouverai ce bras. Le voici. Je le brandis. « Regardez, regardez ce que j'ai trouvé. » Ils se sont arrêtés, un peu gênés. Ils ne savent pas s'ils doivent rire. Ou bien proférer un reproche. D'ailleurs, que pensent-ils ? Qui c'est, ce bonhomme qui leur fait un peu peur, malgré tout ? Qui c'est, ce propriétaire d'églises, ce monsieur qui a des maisons partout ? Et ce n'est pas des nuages qu'il possède, comme mon père, mais bel et bien de la pierre et de la terre. Alors ? Je brandis le bras. Je brandis le bras de ce type qu'on voit 127 partout et toujours dans la même position. Cloué. Ils se sont arrêtés. Ma découverte ne leur plaît pas. Ils devraient m'expliquer pourquoi. Pourquoi ? Alors, je lâche le bras, et je reprends la route. Vivement la vie de la nuit : la vie de ce jour ne m'a pas plu du tout, du tout.

Et puis, je n'ai pas tenu les promesses que je m'étais faites. Et j'ai jeté mon couteau à treize lames. Je ne ferai jamais cadeau d'un couteau, moi.

A l'Hôtel, il y a de nouveaux pensionnaires. Ils parlent toutes les langues, sauf la mienne. Tant mieux. Je fais semblant de ne rien comprendre. En fait, je ne comprends vraiment rien. Mais cette simulation fait de moi quelqu'un d'important. Les autres enfants se disent : « Il parle toutes les langues, tu sais, mais il ne veut pas nous parler. Ses parents le lui défendent. » Les autres enfants sont bien habillés, mal élevés. ils pleurent tout le temps et se battent pour des jeux de dames, des jeux de cartes et des tartines au miel. Ils se les arrachent des doigts, les plaquent involontairement sur leurs vêtements, se font gifler par des nounous qui ont de gros seins. Ça ne m'intéresse pas. L'un d'eux, un petit garçon de mon âge, visiblement très en retard sur son âge, a voulu voir mes dessins, sans rien demander. Je lui ai envoyé un coup de pied dans les jambes. Il s'est mis à pleurer. Je l'ai poussé. Il est tombé. Emoi dans le salon de l'Hôtel Alphubel. Madame Plemeure ira expliquer à mon père que je suis méchant. J'ai l'ordre de rester dans ma chambre toute la journée. Quatrième jour : il pleut. Des trombes d'eau. Rien faire. A l'heure du repas, je ne descends pas. Je dessine le glacier : vu de l'intérieur. Je dessine Joseph : vu de dos, avec les cahiers de ses poèmes sous le bras. Et puis, je déchire mes dessins : tout ça, c'est entre moi et moi. Jeanne reste sur le pas de la porte. Je lui explique que je ne veux rien et que je n'ai pas faim. Je dessine, c'est tout. c »Tu as raison, il faut te moquer de ces enfants, dit-elle avec trop de douceur, ils sont gâtés, ils ne sont pas intéressants. Mais fais-le sans méchanceté. » Comment peut-elle considérer un coup de pied dans les jambes comme une preuve d'intérêt ? « Viens, embrasse-moi, tu vois, je n'entre pas dans ta chambre. » Il ne manquerait plus que ça. Je m'approche d'elle. Je l'embrasse. « Mieux que ça. » « Je ne sais pas. » « Petit menteur. » Et elle me frotte les oreilles en riant. Elle me chatouille. Je pisse un peu dans ma culotte et pour me libérer, je l'embrasse très fort, un gros baiser qui fait du bruit. Adieu, Madame.

J'ouvre la fenêtre : ça sent le nuage, c'est bon. D'où venez-vous, vous ? De quel pays ? Racontez-moi, la Sibérie, vous avez eu très froid, là-bas ? Et les Incas qui boivent le sang, avez-vous vu ça, dites-moi ? Je ferme les yeux. Je respire très fort les nuages : je les fais entrer en moi. Je verrai peut-être ce qu'ils ont vu, et je vivrai ce qu'ils ont vécu. Pas de chance, je ne sens rien, je ne vois rien. Les nuages ne veulent rien me montrer, rien me dire. Une autre fois, peut-être. Enfin. ils sont bien gentils. Ils sont là. Ils sont venus avec la pluie. Ils ne sont pas très drôles, mais ils « sont ». Je les accepte. Entrez, mes amis les nuages, vous, vous pouvez regarder mes dessins.

Je change de slip. L'autre n'était plus sec. Et les nuages m'ont vu tout nu. Quelle bande de voyous. Pofff, je me jette dans l'édredon, je plonge, je me noie dans la plume, puis je me relève, je saute du lit, glisse sur le parquet, me fais mal au derrière. Une écharde dans le pied gauche, vite une épingle. Quelle journée! Un petit coup de vent: les feuilles volent. Je les ramasse comme des feuilles mortes. Je vais dessiner. Dessus. Je vais les faire vibrer. Je vais les faire vivre. Je suis un magicien. Je suis David, le Faiseur de Dessins. Mes crayons sont mes baguettes magiques. Mon secret : je ne copie pas, je ne décalque pas, j'accepte simplement que ce qui sort de moi soit différent de ce qui entre en moi. Et tout ce qui est en moi est maladroit. Mais vrai. Je taille mes crayons, c'est tout. Je ne suis rien. Je ne vais même pas dans les églises, moi. Je passe devant. Jeanne me dit : « C'est la Maison de Dieu. » Mais comme je n'ai pas le droit de lui poser de questions, je ne dis rien. Dieu ? Poffff, je saute de nouveau dans l'édredon. C'est bon. Ils étaient tout de même bien gênés quand je leur ai montré le bras droit de Monsieur Christ, le cloué.

Un petit garçon nu entre deux fenêtres; que fait-il? Il va, il vient, il danse, il ne se cache pas : le ciel pousse ses nuages contre la façade de l'Hôtel. On ne voit même plus la terrasse de l'Hôtel, tout juste le bec des oiseaux-parasols. Feuilles blanches, petit garçon nu et crayons

pointus. Tout un été. Son dernier été. On devient très vite un traître et un lâche quand il faut se débrouiller.

Jeanne fait la sieste. Pierre s'est réfugié dans la chambre d'Elie. Porte-fenêtre. Balcon. Les deux hommes se sont installés face au rien des nuages, hydrophile, moiteur de l'air. Pierre tend ses jambes à l'horizontale, s'appuyant sur la rambarde. Il croise les mains sur son ventre, écoute Elie, visage penché. « Je suis, murmure le bellettrien, je suis condamné. C'est fini. Jeanne l'a deviné. David aussi. Je le sais. Mais je vous le dis, clair, net, ça me fait du bien. On ne voulait pas me laisser sortir de la Clinique Beau-Rivage. Le docteur m'a prévenu que c'était imprudent. Il a même dit fatal. Quel drôle de mot ! Je n'aime pas ça. » Pierre décroise les bras. « Non, Pierre, ne protesta pas. Ne me dites rien pour me consoler. Pas maintenant. Nous n'avons jamais eu ce genre de rapport. » Pierre se raidit. Il se met à regarder les nuages. « C'est ça, ne dites rien, comme ça. Mais vous comprendrez que je ne pouvais pas manquer ce rendez-vous. Je resterai avec vous jusqu'au 1^{er} août, notre Fête nationale, vous ne l'avez pas oublié, une grande fête pour moi, la montagne sera illuminée. Je partirai le 2 au matin. Je vous demanderai seulement d'avancer votre propre départ d'un jour, et de me raccompagner. Cela peut vous paraître frivole, mais je veux que vous soyez les derniers à me voir entrer à Beau-Rivage. Vous savez ce que cela veut dire. L'opération réussie m'a permis de survivre le temps de cette guerre. Et le temps, parfois, c'est longtemps. Si peu de temps pourtant, comparé à la vie d'un glacier. David était épaté, vous avez vu. Il écarquillait les yeux. » Silence.

Jeanne s'est allongée sur le dos. Les mains encerclant le ventre dur comme une pierre, profondément palpitant, déjà déformé, légèrement déformé. Le visage rejeté en arrière, cheveux épars sur les draps, elle respire profondément. Elle a arraché les couvertures. Le lit est comme déchiré. Sur la table de toilette, il y a une serviette avec quelques traînées de sang. Pierre a peur. David a deviné. Mais qui parlera à David ? Qui ?

« Beau-Rivage, c'est une histoire simple, un bâtiment simple, un cube posé au bord du Lac, à la sortie de Lausanne. Dans le parc, entre le lac et la route, il y a des bancs rutilants, peints en blanc. Et personne jamais ne s'y assoit. Cette blancheur-là fait peur. » Silence. « Je vous ai menti. Je n'ai quitté Beau-Rivage que quelques jours depuis six ans, sept ans. Je ne sais plus. » Pierre pose les pieds terre, fait basculer sa chaise en avant, tend ses mains vers les mains d'Elie. « Allons, Pierre, ne faites rien de ridicule. Rien. Je vous parle clair et franc, c'est tout. Allons. » Pierre croise les bras, se replie sur lui-même, tête baissée, renfrognée. « Vous ne pouvez plus rien faire pour moi. Quand je suis venu à Evolène, en 39, je m'étais déjà échappé. On me disait déjà que ce serait fatal. Je n'avais pas le droit de sortir. Ils croyaient que je ne pourrais pas vivre en dehors de Beau-Rivage. Mais je voulais voir Jeanne. » Silence. « Et j'ai attendu tout ce temps pour voir David. » Silence. « Sept ans. Sept ans de linoléum, de radio étrangère, de topinambours et de lectures. Il ne me restait plus que ça pour tromper mon attente. Toutes ces années sans aucune nouvelle de vous. Vous vous cachiez. Et ces lettres alarmantes de Jeanne qui me cachait tout. Son inquiétude. Son attente. » Silence. « Avant-hier aussi, je me suis sauvé. Officiellement. Je les ai prévenus. Ils m'ont fait signer des papiers. Ils m'ont donné de la morphine. La morphine de Beau-Rivage. Elle ne ressemble à aucune autre, croyez-moi. » Elie se met à rire. Un rire sec. « Nous vous aimons, Elie. » Elie se lève. Les deux hommes s'étreignent. Pierre sanglote. « Je suis venu, murmure Elie, vous rendre les cahiers de Joseph. » Les sanglots de Pierre sont sourds, profonds, rauques. Une sorte de grognement sans larmes. « Je vous l'avoue, les nouveaux bellettrien ont oublié votre père. Les autres aussi. J'ai réussi à faire publier deux poèmes dans notre Revue en 1942 mais l'imprimerie, à la frontière autrichienne, a été bombardée. Je n'ai même pas vu un seul exemplaire. Un seul. » Silence. « Je suis venu, dit Elie à haute voix, tenant Pierre à bout de

bras, vous rendre les cahiers de Joseph. C'est la dernière chose que j'avais à faire. A moins que. »¹²

¹² Suit le 3^e chapitre intitulé *Le rapt*.